

Un "Fait Divers" (CONTE PARISIEN).

Quand, entre les piliers de l'Arc de Triomphe, comme en un four gigantesque, cinq heures allumaient le crépuscule, son panier rempli de violettes, il remontait les Champs-Élysées, et gagnait le Bois, où processionnait, polychrome, la théorie des corsages clairs et des chapeaux fleuris ou empennés.

Tardif, un équipage venait de passer, au trot de deux chevaux clairs. Pour tout autre que lui, c'eût été une vision à peine perceptible... mais cet éclair lui avait dévoilé l'éternité.

Elle de ses yeux. Elle ne comprit pas—non, les femmes ne comprennent pas, elles devinent; —Elle sentit toute la tendresse qui s'exhalait en baisers de cette mort, et suprême réparation, les lèvres de la fée se dirigèrent vers celles, déjà blanches, du moribond.

personnels et que ces qualités ont disparu avec l'homme, ne restant qu'un héritage d'honneur et d'exemple pour la famille qui l'a, du reste, pieusement respecté et conservé; et nul pays, au besoin, n'a été tenu à grande fierté pour ses fils qui ont été éminents et brillants.

struction et l'éducation à tous ses enfants. Il leur doit la lumière sans laquelle ses droits et ses titres deviendraient douteux. Puisqu'il a le juge qui condamne et la prison qui châtie, il doit avoir l'enseigne qui l'éclaire, qui élève, qui prépare l'enfant à devenir un homme laborieux, utile, honnête, respectable et respecté.

tations dramatiques que des troupes ambulantes venaient donner dans la petite ville de Stratford. Une de ces troupes décida de sa vie. Un jour, arrivèrent dans la ville des comédiens d'une certaine importance.

A LA HAVANE. La Havane, Cuba, 25 mars.—Le général de brigade Hasbrouck est arrivé à la Havane. Le général major Wilson, gouverneur militaire du département de Matanzas, arrivera ce soir.

A. DIMITRY.

Une telle victoire, pour nous qui vivons plus d'un demi siècle après et qui en bénéficions comme d'une chose toute naturelle, ainsi que des «beati patentes» toujours un peu égoïstes, peut nous sembler une chose assez insignifiante, et nous pouvons même nous dispenser de savoir que le gouverneur Isaac Johnson, lui aussi, fut un partisan dévoué et un ardent ami du système des Ecoles publiques libres.

SHAKESPEARE.

Les représentations d'Othello à la Comédie-Française fournissent une occasion de remettre en lumière la physionomie du grand poète William Shakespeare. Cette physionomie est restée longtemps enveloppée de légendes; on s'appliquait à nous dépeindre l'auteur d'Othello comme issu d'une famille de basse extraction, «fils de boucher» ayant gardé les chevaux des gentilshommes aux portes des théâtres et n'ayant reçu qu'une très sommaire instruction.

L'HISTOIRE VRAIE.

Shakespeare devint bientôt un favori de la cour, et, en particulier, de la reine Elisabeth. C'est elle qui invita le poète à lui donner, pour un spectacle de son palais, à Windsor, une œuvre nouvelle, et Shakespeare composa pour elle, en moins de quatre jours, les Joyeuses Comédies de Windsor.

TOUJOURS.

Rien de tout cela n'est exact et il faut dire adieu à cette légende. Nous savons aujourd'hui, en effet, par des documents recueillis dans les villes du comté de Warwick et aussi à Londres, que le père de Shakespeare était un bon bourgeois qui s'occupait de négoce; il vendait de la laine à Stratford. Son honorabilité dans le pays était telle que ses concitoyens lui confièrent à plusieurs reprises des fonctions administratives: il fut quelque chose comme un conseiller municipal, honneur considérable dans une petite ville; je crois même qu'il y cumula ce mandat avec l'emploi de juge de paix. La famille de Shakespeare était si peu quelconque qu'elle aurait pu au besoin étaler un blason. L'honorable négociant en laine avait obtenu, en effet le droit d'arborer des armoiries familiales. Dans ces armes parlantes, on voit une lance: d'un côté l'origine du nom de Shakespeare (shale, seconner; s'explique le blason qui figure sur certains ouvrages consacrés au grand poète!

LA GLOIRE DU POUCE.

Dans un savant article du A. dical Record, M. R. Whitehead chante la gloire du pouce. «Sans pouce, s'écrie-t-il, point de civilisation, car sans pouce l'homme n'aurait jamais pu fabriquer des armes.» M. Whitehead estime approximativement que la fabrication des armes est le fondement même d'une société civilisée; il est en cela d'un même sentiment que les sauvages d'Australie et d'Afrique, à quels, pour abaisser les tristes ennemis, ont toujours soin de couper le pouce à ceux de leurs adversaires dont ils peuvent s'emparer. Mais M. Whitehead n'est point le premier à avoir célébré l'omnipotence du pouce. Un jour que J.-J. Weiss, visitait le Musée de Bruxelles où l'on admire le squelette d'ignavodon, un naturaliste l'accompagnait entama, à ne sais quel propos, le mot dithyrambe. Sur quoi J. Weiss se retourna et, en trant à son guide, sur le formidable squelette, un doigt de toute évidence, était jadis posable aux autres: «Celui aussi, dit-il, avait un pouce: ne vois-tu point à quoi il lui a servi?» Plus récemment M. Bergeret essayait d'atteindre au haut de sa bibliothèque «Manuel» d'Otthild Müller, haussant sur sa chaise, il le sa avec peine entre le pouce et le doigt et fit cette réflexion: «si les hommes n'avaient pu un pouce opposé aux autres doigts, ils n'auraient pas eu la figure de la terre. Mais, par quel hasard, M. Bergeret songea que les singes, qui quatre mains, n'ont point de cette créés les arts, ni amené la terre à leur usage. Et il bifurqua sur la théorie qu'il venait d'esquisser.

Non, puisque ces titres ont été

et comme protecteur, doit l'ins-

et comme protecteur, doit l'ins-

et comme protecteur, doit l'ins-

et comme protecteur, doit l'ins-